

Bertrand (1856-1941).(entre déshumanisation et négation).

Hommage à Rabah Belamri (1946 1995)

صورة "الأهالي" في الأعمال الكولونيالية للويس بارتران (1856-1941)

(بين تجريدته من النزعة الإنسانية و إنكاره). تكريم راج بلعمري (1946-1995)

Dr. Abdallah Bakouche

Université 20 aout1955 skikda

Résumé

ملخص:

L'entrée en lice de Louis Bertrand, avec son premier roman intitulé *le Sang des races* (1898), est emblématique d'un cheminement personnel qui mû par le déshonneur de son pays, envisageait une solution venant d'ailleurs : inoculer un sang frais à une nation française en proie au déclin (défaite face aux Prussiens). S'appuyer sur la colonie nord-africaine, récemment conquise fut un expédient idéal. Louis Bertrand s'employa, donc, à doter la communauté coloniale française en Algérie d'une expression littéraire esthétique, digne de ce nom.

Dans cette optique, il s'évertua à célébrer, notamment à travers ses ouvrages (*Le Jardin de la mort ; Sur les routes du Sud ; Les villes d'or ; Le Mirage oriental; Le sens de l'ennemi/; Devant l'Islam/1926*), les valeurs de la vie laborieuse, la dynamique du petit peuple européen ; l'empreinte indélébile de la latinité en Afrique ; l'universalisme du Christianisme émancipateur, etc. Mais sa conception romanesque n'allait pas sans l'effacement de l'« indigène » qu'il déposséda de ses attributs, notamment la dimension arabo-islamique, ainsi que ses valeurs propres.

إن تدخل لويس بارتران (1898) في الحقل الثقافي، بروايته "دم الأعراق"، هو حدث يرمز إلى مسار شخصي حركه و أثرت فيه نكبة بلاده. و هذا ما يفسر تفكير الكاتب في حل آخر للنهوض : ضخ دم جديد للأمة الفرنسية التي كانت تعاني انحطاطا، على إثر انهزامها ضد النمسا (1870). فأسمى الاعتماد على مستعمرة إفريقيا الشمالية هي الوسيلة المثلى. من هنا سعى لويس بارتران، لابتكار تعبير أدبي و جمالي، يخص به الجالية المستعمرة، يليق بها و يشرفها. في هذا المنظور، حاول الكاتب ، من خلال أعماله (جنة الموت/ على دروب الجنوب/ مدن الذهب/السراب الشرقي/ معنى أو حس العدو/في مواجهة الإسلام)، التغني بقيم الحياة الدؤوبة، و دينامية أقلية الشعب الأوربي المستوطن؛ و كذلك الطابع المترسخ لللاتينية الرومانية في إفريقيا؛ و إبراز كونه المسيحية المحررة، الخ. غير أنه لا يبيّن تصورات الروائية، دون "مسح الأهالي"، و التنكر له، و ذلك بتجريدته من صفاته، سيما العربية الإسلامية، و قيمه الخاصة.

INTRODUCTION

A l'évidence, il existe un imaginaire sur l'Autre, qu'il soit proche ou lointain. Concernant l'histoire de la relation Islam/Europe, sans aucun doute, l'expansion coloniale, que d'aucuns situent dès l'Expédition de Bonaparte en Egypte 1789, pour culminer aux XIX s. fut un concentré d'imageries de l'Occident sur l'Orient en général, et l'Islam en particulier. Antérieurement, d'autres moments forts furent à l'origine des représentations collectives - sur une durée de quinze siècles-. D'abord, l'avènement d'un Islam « conquérant » « prosélyte », et « agressif » (VII-XIII) (tombeur des cités, asservissant) ; succédèrent les croisades (IX-XIII), qui désignèrent le Musulman comme, « infidèle » ; puis la Renaissance européenne, qui tout en rompant avec la *Reconquista* vengeresse, accoucha bientôt des « temps modernes » (XVI-XVII), mais mit entre parenthèses l'apport musulman.

Le siècle des Lumières (XVIII s.) inaugura l'ère de la critique ; cependant il fut à peine compréhensif de la culture musulmane ; enfin le XIX s, par excellence s'affirma colonisateur. En se percevant puissante et supérieure par rapport aux autres cultures, l'Europe moderne se « libéra » du sentiment de défiance par rapport à l'adversaire d'hier (Musulman, Arabe, Turc), pour le convertir en « mépris » à son égard.

A ce propos, la littérature coloniale demeure l'expression d'un parti pris qui, en tant que telle est justiciable de la vérité historique et des processus d'évolution. Dans cette étude, notre choix porte sur un discours colonial, radical dans l'affirmation de ses thèses, si bien que la littérature en tant qu'univers de créativité, solidaire des hommes, s'en trouve pervertie. Et c'est bien dommage pour les talents littéraires découronnés par la démystification opérée par la marche du temps. Le discours colonial tendancieux de Louis Bertrand en est un parfait exemple.

Notre intérêt pour l'œuvre colonialiste produite par le polygraphe et voyageur français, Louis Bertrand (1856-1941), qui quitta la métropole française, pour s'installer en Algérie, dès 1891, s'inscrit dans une double optique : mettre en évidence son attitude vis-à-vis de l'Autre (l'indigène), et s'arrêter à une histoire des idées, notamment du capitalisme expansionniste européen culminant au XIX s, et érigé en système colonial.

La jeune génération de Louis Bertrand (1850-1900) fut confrontée à une crise nationale générale, consécutive au déclin de l'empire français qui perdait du terrain sur l'échiquier européen (1870 perte de l'Alsace face à la Prusse). ⁽¹⁾

L'entrée en lice de Louis Bertrand, avec son premier roman intitulé *le Sang des races* (1898), est emblématique d'un cheminement personnel qui mû par le démerite de son pays envisagea une solution venant d'ailleurs : inoculer un *sang* frais à une nation française en proie au déclin. S'appuyer sur la colonie nord-africaine, récemment conquise fut un expédient idéal. Au préalable, il importait de gagner l'opinion métropolitaine à la cause colonialiste en Algérie, et qui jusqu'aux années 1880, était encore indifférente à l'aventure coloniale. Louis Bertrand s'employa, donc, à doter la communauté coloniale française en Algérie d'une expression littéraire esthétique, digne de ce nom. Rompant avec la littérature romantique, et surtout exotique, aux effets enchanteurs, et fantasmatiques (Victor Hugo, Chateaubriand, Flaubert, Alfred de Musset, Fromentin, Pierre Loti, Jean Genet, etc.), ambiante de l'époque, il initia une thématique nouvelle essentiellement latine –renaissant de ses cendres– après l'interruption de l'œuvre romaine en Afrique. A rebours d'une métropole essoufflée et vieillissante, et dans le cadre de la colonie, L. Bertrand s'évertua à célébrer, notamment dans ses romans, les valeurs de la vie laborieuse, la dynamique du petit peuple européen, le renouveau de l'univers méditerranéen ; la santé physique et morale de la France renaissante, l'empreinte indélébile de la latinité en Afrique ; l'universalisme du Christianisme émancipateur, etc. Mais sa conception romanesque n'allait pas sans l'effacement de l'« indigène » qu'il déposséda de ses attributs, notamment la dimension arabo-islamique, ainsi que ses valeurs propres.

I. Eléments bibliographiques déterminants

Il serait instructif d'évoquer quelques éléments relatifs à la vie de Louis Bertrand, susceptibles d'éclairer sa conception de la littérature coloniale, ainsi que ses engagements idéologiques en faveur d'une colonie

française en Algérie. Et par là même expliquer nombre de ses thèses, mises au service de sa créativité littéraire, et qui en l'occurrence s'emploient à accréditer l'idée d'une France conquérante, mais à juste titre renouant avec son héritage latino-romain en Afrique du Nord. Corollairement, Louis Bertrand fait du mythe de l'Algérie latine l'un de ses principaux thèmes exaltants de son œuvre ⁽²⁾.

Né en 1866, à Spincourt en Lorraine, L. Bertrand s'illustre comme grand voyageur, polygraphe, et s'affirme comme un maître en matière de littérature coloniale algérienne. Sa formation à l'Ecole Nationale Supérieure (1880), ne le nourrit ni d'illusions ni de gloire. Après quoi, il embrassa une carrière d'enseignant dans le secondaire à Aix-en-Provence. Mais, ses démêlés avec sa hiérarchie lui valurent une mutation en Algérie (1891).

Véritable aubaine, cette mutation lui permit de fuir un climat délétère, d'autant que l'esprit petit bourgeois, le provincialisme étroit, l'académisme, et les convenances lui répugnaient. Ses promenades, à Alger, et sa fréquentation du monde des petits métiers, le mirent de plain pied face à une réalité populaire faite d'un peuplement hétérogène, qui deviendra la substance qui alimentera sa création romanesque.

L'Algérie fut pour lui une révélation, qu'il étoffa par une connaissance intime et documentée du pays. D'où les circuits de voyages et les aventures qu'il entreprit à la découverte du Sud algérien et des sites archéologiques romains. Donc, en témoin amoureux d'une colonie composée surtout de populations européennes latines, son séjour lui permit de découvrir l'Afrique latino-romaine notamment grâce à des complicités, telle que l'historien et archéologue Stéphane Gsell (1890-1920). Faisant équipe avec lui, il visita Tipaza, Timgad, ainsi que d'autres sites romains de la région ; il se ressentit de cette manifestation architecturale, culturelle et linguistique de la vraie Afrique du Nord ⁽³⁾. Par ailleurs, il voua une véritable admiration au prélat évangéliste Lavigerie (1825-1892), qu'il perçut comme le brave soldat de l'œuvre civilisatrice de l'Occident. Il lui rendit un vibrant hommage, à l'occasion

de la célébration du Centenaire de la France en Algérie, inclus dans l'œuvre intitulée : *Devant l'islam* (rassemblé et publié en 1926) ⁽⁴⁾.

II. Le cycle trilogique : un programme idéologique colonialiste solidaire

Sans aucun doute, et suivant une perspective impérialiste, L. Bertrand conçoit son œuvre idéologique en la plaçant sous le signe d'une succession de différents *cycles*, d'abord *africain*, ensuite *méditerranéen*, enfin, ce que nous appelons un *contre-Orient* menaçant, en l'occurrence musulman.

Le premier cycle correspond essentiellement à un ensemble de quatre romans (plus un récit), qui exaltent l'épopée de la conquête coloniale française en terre algérienne. D'autant que cette entreprise est présentée comme un juste retour des choses, il s'agit de renouer avec l'héritage romain qui avait fécondé jadis l'Afrique du nord. Chronologiquement, ces romans se déploient comme suit ⁽⁵⁾:

- *Le sang des races* (1899)
- *Dans la Cina* (1901)
- *Pépète et Balthasar* (1902)
- *Le Jardin de la mort* (1904)
- *Sur les routes du Sud* (1936)

Dans un deuxième temps, l'auteur se lança dans un *Cycle de la Méditerranée*, au travers d'écrits et d'enquêtes, auxquels il attribue une valeur documentaire et historique. A la faveur d'un tempérament méditerranéen forgé autant par l'ancienne histoire, les échanges, les influences entre les pays riverains, que par la géographie même, et dont les affinités sont frappantes, l'auteur milite pour un renouveau méditerranéen. En ce sens, il met en valeur les facteurs d'unité et d'appartenance, autour d'une aire de civilisation commune la méditerranée. Il s'agit essentiellement de :

- La Grèce du Soleil et des paysages (1908)
- *Le Livre de la Méditerranée* (1911)
- *Les villes d'or* (1921)

Enfin un *cycle* que nous désignons par un *contre-Orient* menaçant (l'Islam), où l'auteur met en cause la résistance de l'Islam, et ce malgré le déclin historique qu'il traversait. L'évolution de l'Orient musulman ne semble pas au goût de l'auteur. Si bien que ce dernier fait oeuvre de lutte idéologique, et ce en opposant des principes d'Orient et d'Occident, *a priori* inconciliables : à savoir des indigènes barbares se défiant de la civilisation des peuples latins. Face à ce qu'il perçoit comme « menace », ou « hostilité » manifeste ou latente, du Musulman, ou de l'Oriental qui aspire à l'émancipation politique, L. Bertrand, appelle à l'« unité latine », qui allie la France, l'Espagne et l'Italie. Et pour cause, il n'eut de cesse de travailler la notion du « sens de l'ennemi », d'ailleurs, ce fut non sans fierté qu'il réclamait la paternité de ce concept :

- *le Mirage Oriental* (1910)
- *Le Sens de l'ennemi* (1917)
- *Devant l'Islam* (1926)

En fait, l'œuvre pléthorique, et superbement rhétorique de L. Bertrand, soutient et étoffe les mêmes thèses dans des registres différents (roman, essais, enquêtes ou réflexions) ; ils se nourrissent les uns des autres, et se déclinent en autant de variantes plaidant pour une reconquête latine de l'Afrique du Nord -blanche- dans l'intention délibérée d'effacer l'influence séculaire de l'Islam, (intervenu depuis le VII s. J.-C.) ; et glorifiant la munificence de la civilisation latine. A travers les cycles ou les étapes d'évolution de l'œuvre bertrandiste, quelques thématiques/thèses retiennent notre attention : la conquête laborieuse d'un Sud algérien inhospitalier grâce à l'action acharnée des rouliers/colons européens. A ce propos, l'omniprésence de l'élément européen dynamique et bâtisseur, s'oppose tantôt en filigrane, tantôt à travers des séquences lapidaires qui dépeignent un indigène indolent, paresseux, incompetent, et fataliste. Donc, l'intervention « salutaire » des colons pour sauver une terre à l'abandon, est soutenue, voire légitimée par une

entreprise de rétablissement de l'identité de l'Afrique blanche « néolatine » ou « néo-africaine », impertinemment coupée de ses racines romaines profondes, et dont l'indigène aurait beaucoup à gagner, en voyant sa terre féconder à nouveau. En outre, l'indigène échapperait aux stigmates de l'Islam « décadent » et à l'archaïsme de « l'Arabe usurpateur ».

III. L'épopée coloniale exclusive de l'Autre : qualités des Colons à rebours des « fléaux » des indigènes

En vertu de stéréotypes qui ont la vie longue, L. Bertrand se représente le rapport colonisateur-colonisé d'une façon, on ne peut plus manichéenne. Dès son *cycle africain*, essentiellement illustré par (*le sang des races* ; *Dans la Cina* ; *Pépète et Balthasar* ; *Sur les routes du Sud*, etc.), il est aisé de conclure qu'une partie des hommes n'est pas apte au travail. Le labeur des uns s'oppose à l'oisiveté des autres. En d'autres termes, dans ces œuvres, la vertu du travail est l'apanage des colonialistes, au désespoir des indigènes paresseux.

A propos de la conquête du Sud algérien par les colons défricheurs et laborieux, il convient de faire mention spéciale de son premier roman *le Sang des races*. Son héros principal Rafael est un personnage travailleur -issu d'un milieu modeste- et qui ne rechigna pas à s'engager comme roulier, métier qui consistait à conduire les bêtes sur la route. Une telle tâche lui procura un sentiment de fierté d'appartenir à une caste qui incarne la vertu de l'honnêteté et de la noblesse. L'auteur met l'accent sur cette condition d'hommes modestes, essentiellement immigrants, qui ont débarqué, dans un dénuement extrême, mais qui à force de courage et de labeur, ont vaincu leur pauvreté, pour améliorer leur statut social. Sans doute, par là, l'auteur mit-il en évidence la légitimité d'une caste, en l'occurrence européenne, qui de haute lutte, a gagné un droit de cité dans la colonie. *Le Sang des races* veut témoigner d'un fait historique aux alentours des années 1899-1900- où en pionniers de la conquête du Sud, cette caste continuait à désenclaver le désert à une époque où les moyens de transport ne le desservaient pas encore. Donc,

c'est à titre de mémoire, que l'auteur rappelle, qu'au début de la conquête (1830), le roulage était le moyen par lequel cette colonisation pouvait essaimer et progresser vers le Sud, pour atteindre les endroits les plus reculés ; et pour cause le chemin de fer ne desservait pas encore les régions lointaines. En fait, en s'érigeant comme le romancier des Rouliers, L. Bertrand entendait rendre hommage à des éléments essentiels de la pénétration coloniale - se situant entre 1890-1930. Et par là même, il devenait le témoin amoureux d'une caste qui s'épuisa dans le labeur, mis à part quelques parvenus (⁶).

III.1. Portrait psychologique de l'indigène : paresse, incompétence, vol, violence

En vérité, nous devons le portrait de l'Algérien indigène qui se dégage de l'œuvre littéraire colonialiste de L. Bertrand à l'étude monographique de feu Belamri Rabah (1946-1995), si négatif soit-il, C'est aussi notre façon de rendre hommage à ce chercheur et romancier talentueux qu'a été Belamri (⁷).

Ainsi, bien que mis à l'écart dans ses romans, -l'indigène brille par son absence-, il est évoqué parfois notamment par certains traits typiques, qui le stigmatisent. Comme le souligne Belamri, rien ne pouvait mieux conforter le colonialiste dans sa thèse de colon défricheur et créateur de richesse que le trait de paresse affectant la psychologie de l'indigène. De sorte que la cause à effet est vite établie : c'est la paresse de l'Algérien qui est à l'origine de l'abandon de la terre, et c'est le travail du colon qui a permis à cette terre de retrouver sa fécondité de l'époque romaine. Par ailleurs, l'incompétence est un autre travers qui va de pair avec le premier. En conséquence, ce n'est nullement par ségrégation raciale, que les gros œuvres étaient laissés aux Algériens, mais à cause de leur infirmité, qui leur interdisait tout métier qui solliciterait un tant soit peu l'intelligence :

⁶ Ricord (Maurice), *Louis Bertrand l'Africain*, op. cit., pp ; 197-228.

⁷ Belamri (Rabah), *L'œuvre de Louis Bertrand. Miroir de l'idéologie colonialiste*, Office des Publications universitaires, Alger, 1988. N.B. La bibliothèque nationale El Hamma, à Alger, vient d'aménager un espace baptisé Rabah Belamri (pour lecteurs non voyants), à titre d'hommage au talentueux romancier. Outre le fait que son œuvre était à l'honneur, il ya quelques mois.

« Ils étaient porteurs d'eau, cireurs, commissionnaires, ou bien manœuvres, quand ils étaient robustes pour le gros ouvrage. Mais tout métier exigeait un apprentissage, une intelligence et des aptitudes spéciales, en dehors de leurs métiers à eux, leur était fermé. J'ai bien vu, dans ces milieux-là, des garçons de ferme, mais très rarement des postillons sachant conduire une diligence, ou des rouliers à qui l'on pût confier les grands attelages et les lourds véhicules modernes » (⁸).

Les deux défauts de la paresse et la maladresse qui sont présentées comme fatals, et inhérents à la race, empêchent l'indigène d'accéder au progrès :

« Ils semblaient vouloir rester en marge de la vie moderne. Le prolétaire préférait mendier ou vivre de petits métiers que d'accepter du travail dans nos usines ou dans nos magasins. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'il en eût été, à cette époque là, bien incapable » (⁹).

En généralisant ce constat d'immobilisme à tout le groupe ethnique arabe, il deviendra aisé pour le colonisateur d'élaborer des théories qui justifient sa politique, du moment que l'Arabe est impropre au travail de la terre. Les instincts mauvais de l'indigène ne s'arrêtent pas là. Le délit du vol est un autre travers qui entache sa réputation, comme le rapporte Belamri, suite à une plainte déposée par Pélissier auprès d'un juge, pour saccage de sa ferme :

« *Mais vous savez que les Arabes sont coutumier de ces délits* » (¹⁰).

La violence est un autre déterminisme caractériel, qui définit l'indigène, et dont les accès sont fréquents. Ceci est de nature à conforter

⁸ *Sur les routes du Sud*, cité par R. Belamri, in *L'œuvre de Louis Bertrand*, op. cit., p. 222.

⁹ *Ibid*, p. 223 ;

les préjugés de L. Bertrand vis-à-vis de l'Algérien. Mais, déplore le chercheur, peu importent les raisons qui la déclencheraient. Véritables révélateurs de la psychologie « pathologique », ce travers touche aussi bien le pauvre que le riche/bourgeois Algériens, comme le suggère l'imagination de l'auteur.

Cette triste réputation qui s'appliquerait aux individus et à la bonne franquette est généralisée à la collectivité, pour entacher l'ensemble de la communauté. Riches et pauvres prêteraient le flanc aux mêmes accusations des colonialistes.

De triste mémoire, cette accusation de violence servit de prétexte, et partant a « autorisé » le colonisateur à mettre en place des lois répressives. Le fameux code de l'indigénat de 1881 attestait de tels procédés expéditifs ⁽¹¹⁾.

Enfin, l'incontournable état d'esprit plutôt de l'âme de l'indigène, qui stoïque par attitude philosophique, cultive la vertu du *fatum*. En conséquence, il lui importe peu, sinon nullement d'améliorer sa situation matérielle, parce que sa psychologie est invinciblement commandée par le fatalisme :

« (...) pourquoi, le colonisateur se préoccupait-il de qui n'inquiète guère l'intéressé ? Ce serait, ajoute-il avec une sombre et audacieuse philosophie, lui rendre un mauvais service que de l'obliger aux services de la civilisation » ⁽¹²⁾

IV. L'identité confisquée ou l'univers de l'indigène désymbolisé, puis resymbolisé

C'est à juste titre, que Belamri souligne que le vocable « algérien » a été appliqué aux Colons européens, qui pourtant furent des éléments « allogènes », à l'exclusion des « indigènes » algériens natifs du pays. A

la place, on les désigna par « Arabes », « Musulmans », et parfois de « berbères », surtout pour les différencier des deux premiers attributs ⁽¹³⁾.

Sans aucun doute la théorie soutenue par L. Bertrand, affirmant la primauté, et partant l'originalité de la civilisation latine en Afrique du Nord, qui l'a marquée durablement, a irradié toute l'œuvre (romans, essais, récits, enquêtes, etc.). Loin de faire mystère, une telle affirmation visait à justifier la présence en Algérie de la France, qui ne faisait d'ailleurs que récupérer une province perdue à la latinité. Cette théorie a placé les colons dans une position de légitimes héritiers de Rome, se prévalant de droits antérieurs à ceux de l'Islam (*Au nom de ce « peuple neuf » n il invoque des droits antérieurs à l'arrivée d'un Islam usurpateur* », Cf. « Le mythe de la latinité dans l'Algérie coloniale et postcoloniale », de K. Mazari ; in *Après l'orientalisme...*, *op. cit.* , p. 404.

En face de l'Arabe, que L. Bertrand qualifie d' « usurpateur », de même que l'indigène berbère, qu'il considère « asservi », les colons étaient les « descendants...des vrais maîtres du sol – qui représentaient – la plus ancienne Afrique, une terre symbolisée par « l'arc de triomphe », et non par la mosquée ⁽¹⁴⁾. Aussi, sa théorie servit-elle à minimiser l'importance, non seulement en exaltant le colon, mais aussi en dépréciant la civilisation autochtone au mépris de son originalité et par là même la catégoriser en sous-développée et arriérée. A ce propos, L. Bertrand écrit : « *ce que j'avais cru d'abord arabe ou oriental, c'était du latin arriéré, usé ou écrasé par la rouille des siècles* » ⁽¹⁵⁾. La population indigène était telle qu'elle passa à côté d'un legs latin, qui l'aurait propulsée vers le progrès, déplora-t-il.

IV.1. De la gradation de l'indigène : « berbère » versus « arabe »

Pour Belamri, le classement de l'indigène en deux ethnies que tout oppose, l'un « berbère » et l'autre « arabe » par le discours colonial procéda du « mythe berbère », à l'instar du « mythe de la latinité » de la

terre algérienne. En ce sens, le premier représente le fils originaire du pays, sédentaire, habitant notamment la montagne ; *a contrario*, le second réfère aux Arabes orientaux qui avaient envahi le pays, et dont le mode de vie est essentiellement nomade. Ainsi, autant le « berbère » possède des qualités : monogame, sédentaire, sociable, laborieux, ouvert d'esprit, voire indifférent à la religion ; autant le second est flétri, au vu de son caractère nomade, polygame, fanatique, farouche, paresseux, pauvre d'esprit. Du coup, gratifié de telles qualités, le berbère se voit flatté parce que identifié au colonisateur. A son intention, on martèle que ses racines sont anciennement chrétiennes, et qu'il fut victime d'une islamisation « forcée » ; pourtant il descendait des « Celtes » ⁽¹⁶⁾.

Au regard de feu Belamri, le « mythe de la latinité » de l'Algérie et le « mythe du berbère » se conjuguent pour converger vers le même but, à savoir vider l'Algérie de son contenu islamique. Une telle récupération culturelle ne peut que profiter à la propagande de la France qui a fait main basse sur le pays. D'ailleurs, le discours colonialiste favorable à l'élément « berbère », en qui L. Bertrand voyait le prolongement de Romains de jadis, dont les figures emblématiques (Apulée, Tertulien, Saint- Cyprien, Saint Augustin), s'inscrit dans le droit fil de l'action de l'évêque Lavigerie. Ce dernier mit en place une politique d'évangélisation touchant essentiellement des Kabyles ⁽¹⁷⁾.

CONCLUSION

Notre exposé s'est intéressé à l'idée coloniale qui, en tant qu'expression littéraire idéologique a été mise au service de l'ordre colonial, afin de justifier un système politico-économique dans les colonies. A cet égard, l'œuvre colonialiste de L. Bertrand est exemplaire. Usant de procédés manichéens, l'auteur oppose les valeurs de l'Occident, conquérant, dynamique, et moderne, aux valeurs de l'Orient archaïque, et « faussement » original.

Si bien que son attitude vis-à-vis de l'Autre est à la fois « négatrice », et « dégradante », en l'occurrence l'Algérien colonisé. A cet

effet, la force de son discours est mise en œuvre. Elle veut achever ce que la force militaire avait entamée. A la dépossession de la terre de l'indigène succéda la confiscation de son « identité ». En mettant en œuvre ce que Belamri appelle le « mythe de la latinité » de la terre algérienne, sous prétexte qu'elle abrite des monuments de villes romaines, dans l'intention d'effacer l'influence séculaire de l'Islam d'une part ; et en attribuant une filiation romaine au « berbère » autochtone, *versus* l'« Arabe » envahisseur, L. Bertrand se livra à une entreprise de « dé symbolisation-resymbolisation » de l'univers-espace de l'indigène. A sa place, il décréta les origines romaines de l'Afrique du nord, qui auraient survécu à la conquête musulmane. De sorte qu'en termes de symboles, l'« Arc de triomphe » se serait substitué à la Mosquée. Mais, devant la résistance culturelle de l'Algérien (indigène), qui n'a pas désarmé, malgré le joug colonial qu'il subissait, et son appauvrissement, L. Bertrand se montre plus méprisant. Là où il célèbre l'action colonialiste d'un « peuple neuf », composé de diverses ethnies, l'Algérien indigène en est exclu, sinon réduit à une portion congrue. Le comble c'est que ses apparitions fugaces sont « éloquentes » en termes de préjugés, stéréotypes et clichés, qui stigmatisent l'« Arabe », « musulman » (arriéré à l'image de sa civilisation, fanatique, voleur, paresseux, incompetent, etc.). Autant dire que les valeurs humaines lui sont étrangères, tellement il est « bloqué » dans le stade de la « barbarie ».

En confrontant la thèse des racines « latines » qui seraient ancrés dans le Maghreb, ardemment soutenue par L. Bertrnad, et à titre de droit de réponse, nous citons la réplique de Mohamed Talbi sur ce genre de débat :

« En effet [...] la Tunisie de son côté avait connu une histoire très contrastée pendant plus de quatorze siècles [berbère, punique, romaine, judéo-chrétienne], mais à l'issue de sa rencontre [ainsi que le Maghreb] avec la civilisation arabo-islamique, les civilisations antérieures sont devenues “inopérantes dans notre identité et nos appartenances”, parce qu’“elles ont déserté notre mémoire individuelle et collective et n'agissent pas sur notre comportement”, pour être ainsi vouées à une “histoire morte pour la plupart de nos concitoyens”. Depuis, seule la dimension arabo-islamique “remplit la mémoire et enflamme

l'«imagination», a fortiori quand elle «n'est pas contrôlée par la science» ⁽¹⁸⁾.

Enfin, concernant l'accusation de « barbarie » qui serait inhérente à la psychologie de l'Oriental-musulman-arabe, laquelle psychologie serait dirimante en matière de valeurs humaines voire humanistes, il serait pertinent de rappeler à l'auteur de *Mirage oriental* ou *Devant l'Islam*, que lors de l'affrontement entre Druzes et Maronites chrétiens (1840-1860), un Musulman « guerrier » nommé l'Emir Abdelkader (1808-1883), exilé en Syrie, intervint et fut ainsi capable d'un geste salutaire pour sauver quelques familles chrétiennes. Ce fait avéré est fréquemment relaté par les historiens intègres, mais L. Bertrand avait du mal à l'accepter. Et ce malgré les témoignages qui ennoblissaient l'âme de l'Emir Abdelkader, parmi eux l'évêque Lavigerie ⁽¹⁹⁾. Ainsi, L. Bertrand aura commis, au moins, un double tort à l'égard de l'indigène : après la négation de son identité (essentiellement arabo-musulmane), succède un déni de justice d'une action humaniste, du moins d'un « prince » arabe, dont les coreligionnaires étaient réduits à des « indigènes ».

Marges et références :

1-« Ce Lorrain émigré après la défaite de 1870 voit très vite dans la colonie le moyen de relever le génie français de la cuisante défaite face à l'idéal germanique alors triomphant. Il va participer à l'effort de revitalisation des cultures latinisantes qui se pose aussi comme une réaction au positivisme exalté pendant le XIX siècle et cherche à traduire le mythe du renouveau latin en action nationale », voir, l'étude « Le mythe de la latinité dans l'Algérie coloniale et postcoloniale. Louis Bertrand (1856-1941) et sa postérité », p. 403, (de Kahina MAZARI), in *Après l'orientalisme. L'Orient créé par l'Orient* ; (Collectif, 568 p.), Ed. Fondation du Roi Abdul-Aziz, 2012.

²- Idem, p. 404, « La latinité est élevée au rang de doctrine politique d'une société pensée comme un rempart contre la décadence ».

³- Cf. Ricord, Maurice, *Louis Bertrand l'Africain*, éd. Fayard, Paris, 1917.

⁴- Cf. Bertrand, Louis, « Le Centenaire du Cardinal Lavigerie », in *Devant l'Islam*, éd. Plon, 1926.

⁵- Concernant les éditions de ces ouvrages, voir la bibliographie.

⁶⁻ Ricord (Maurice), *Louis Bertrand l'Africain*, op. cit., pp ; 197-228.

⁷⁻ Belamri (Rabah), *L'œuvre de Louis Bertrand. Miroir de l'idéologie colonialiste*, Office des Publications universitaires, Alger, 1988. N.B. La bibliothèque nationale El Hamma, à Alger, vient d'aménager un espace baptisé Rabah Belamri (pour lecteurs non voyants), à titre d'hommage au talentueux romancier. Outre le fait que son œuvre était à l'honneur, il ya quelques mois.

⁸⁻ *Sur les routes du Sud*, cité par R. Belamri, in *L'œuvre de Louis Bertrand*, op. cit., p. 222.

⁹⁻ *Ibid*, p. 223 ;

¹⁰⁻ *Ibid*, p. 226.

¹¹⁻ Belamri (Rabah), *L'œuvre de Louis Bertrand*, op. cit., p. 227. ;

¹²⁻ *Ibid*, p. 227.

¹³⁻ Belamri (B), *L'œuvre de Louis Bertrand.*, op. cit. , p. 200.

¹⁴⁻ Cf. Bertrand (Louis), *Les villes d'Or*, notamment la préface, nouv. éd. Revue et augmentée, 1921.

¹⁵⁻ *Sur les routes du Sud*, op. cit., p. 60.

¹⁶⁻ Belamri, Rabah, *L'œuvre de Louis Bertrand*, op. cit., p. 247.

¹⁷⁻ *Ibid*, p. 247. ; voir aussi, Patricia M. E. Lorcin, *Kabyles, Arabes, Français. Identités coloniales*, éd. Pulim, Belgique, 2005, pp. 238-243.

¹⁸⁻ Talbi, Mohammed, *Plaidoyer pour un Islam moderne*, Tunis/Paris, éd. Desclée de Brouwer, 1998, p. 38.

¹⁹⁻ Cf. *Devant l'Islam*, op.cit., pp. 121-123.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de Louis Bertrand

- *Le Sang des races*, réed. Centre Français d'Édition et de Diffusion, R. Laffont, 1978. (1 re éd. 1898)
- *Le Jardin de la mort*, 1 re éd. Ollendorf, Paris, 1905.
- *Le Mirage Oriental*, éd. Perrin, Paris, 1910.
- *Le livre de la Méditerranée*, 2 éd. B. Grasset, Paris, 1911.
- *Le sens de l'ennemi*, 5 éd. Fayard, 1917.
- Pépète et Balthasar, éd. Compl. Revue et augmentée, P. ollendorf, Paris, 1020.
- *Les villes d'Or*, nouv. éd. Revue et augmentée, Paris, 1921
- *Sur les routes du Sud*, 4 éd. A. Fayard, 1936.
- *Devant l'Islam*, 10 éd. Plon, 1926.

Ouvrages de référence

- Belamri, Rabah, *L'œuvre de Louis Bertrand. Miroir de l'idéologie coloniale*, Office des Publications universitaires, Alger, 1980.
- Ricord, Maurice, *Louis Bertrand l'Africain*, éd. Fayard, 1947.
- Déjeux, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, Puf, coll. Que sais-je ? 1975.
- Lorcin Patricia M. E. *Kabyles, Arabes, Français. Identités coloniales* (trad. De l'anglais par Loïc Thommeret), Limoges, Pulim, 2005.
- Yahiaoui, Fadhila, *Roman et société coloniale. Colonie dans l'Algérie de l'entre deux guerres*, ENAL/GAM, Alger/Bruxelles, 1985.

- Société d'études des Littératures de l'ère coloniale (SELEC), *Littérature et Colonies*, Actes réunis par Jean-François DURAND, et Jean Seroy, Kailash, 2005.
- Idem - SELEC-, *Regards sur les Littératures Coloniales. Afrique francophone*, éd. La Découverte, L'harmattan
- Christiane Achour et Simone Rezzoug, *Convergences critiques. Introduction à la critique du littéraire*, Alger, 1905.
- Stora, Benjamin, *Algérie. Histoire contemporaine 1830-1988*, Casbah éditions, Alger, 2005.
- « Louis Bertrand » (notice), in *Dictionnaire des Orientalistes de langue française*, sous la dir. François Pouillon, ISMM-Khartala, 2008.
- « L'imaginaire occidental sur l'Orient, les Arabes et l'Islam », in *Le Monde arabe expliqué à l'Europe. Histoire, imaginaire, culture, politique, économie, géopolitique*, par Khader Bichara, L'Harmattan- P.S. Academia, Bruylant, Louvian-la-Neuve, 2009.
- Afaya, Nourredine, *L'Occident dans l'imaginaire arabo-musulman*, éd. Toubkal, Casablanca, 1997.
- Girardet, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871-1962*, coll. Histoire/Pluriel, rééd. Hachette Littératures, 2007 (1re1972)
- François Pouillon et Jean-Claude Vtin (sous dir.), *Après l'orientalisme. L'orient créée par l'Orient*, éd. Fondation du Roi Abdul-Aziz, Casablanca, 2012 (571 p).